

Jovica Aćin

## Le traducteur à l'œuvre

J'ai entendu certains slavistes français raconter une histoire vraie qu'on préfère ne pas évoquer lors des colloques de traduction. Eux-mêmes la tiennent de Roman Jakobson.

Dans quelques-uns de ses films, tels *Le Miroir* et *Nostalgie*, André Tarkovski cite des vers. Il s'agit des poèmes d'Arseni Tarkovski, son père. Ce Tarkovski, excellent poète, n'a pu publier son premier recueil que sur ses vieux jours, en 1962. Plus tôt, à l'époque du culte de la personnalité en Union soviétique, toute possibilité de publier lui avait été déniée, mais il s'était pourtant fait connaître comme traducteur, et traducteur hors pair. Nul mieux que lui n'a traduit en russe la poésie des peuples du Caucase et d'Asie centrale.

Les soupirs restaient alors coincés dans la gorge. C'était le temps de l'angoisse noire. Les gens, et parfois même des peuples tout entiers, disparaissaient du jour au lendemain. La seule chose qu'on pouvait faire, si l'on était prudent, était de préparer à l'avance un petit sac ou une valise en carton contenant le strict nécessaire. Grâce à Staline et à son énergie prodigieuse qui lui permettait de veiller une bonne partie de la nuit – on racontait à voix basse toutes sortes de choses à ce sujet –, les appels nocturnes n'étaient pas un phénomène rare, et ils ne présageaient rien de bon. Le téléphone sonna donc une nuit aussi chez Tarkovski. On vous embarquait dans le noir, et souvent vous ne revoyiez plus le jour.

– Camarade Tarkovski, ne bougez pas de chez vous. Nous venons vous chercher.

Quand le téléphone avait sonné, Tarkovski était resté cloué sur place. Maintenant, après avoir entendu ces paroles, il ne pouvait que trembler. Il

alla voir si la petite valise contenant un change chaud et quelques babioles personnelles était toujours là où il l'avait laissée. À peine eut-il le temps d'y glisser un morceau de savon, mis de côté depuis longtemps, que des hommes en uniforme gris se tenaient déjà sur le pas de sa porte. « Ils sont là, tout se passe normalement », lui traversa-t-il l'esprit à la vitesse de l'éclair. Avec une correction froide, qu'on pourrait même qualifier de polie, les hommes ordonnèrent au poète de laisser son bagage : il n'en aurait pas besoin !

Les six hommes en uniforme gris firent donc descendre le traducteur dans la rue. Là, devant chez lui, était garée une grande limousine noire aux vitres voilées de petits rideaux, noirs également. Ils roulèrent le long des rues silencieuses et désertes. En son for intérieur, Tarkovski pria et disait adieu à Moscou. Ils arrivèrent au Kremlin. Après qu'on eut contrôlé le véhicule, on les laissa entrer par la porte principale.

On fit avancer Tarkovski dans un labyrinthe de longs couloirs, il traversa des galeries, des postes de contrôle et de garde. Des sonneries retentissaient de l'un à l'autre. On procéda à des vérifications impensables. Ils parvinrent enfin devant une porte richement sculptée et pénétrèrent dans une pièce illuminée de mille feux. Au milieu, une longue table était mise, avec une profusion de cristaux embués, remplis de vodka glacée, de bouteilles d'alcools soigneusement choisis, de coupes de fruits les plus divers. Autour de la table, le Politburo au complet. L'un des dirigeants se retourna et alla à la rencontre de Tarkovski :

– Nous avons entendu parler de vous, camarade Tarkovski. Nous savons quel traducteur émérite vous êtes, et nous avons décidé...

Avant de poursuivre, il appuya sur un bouton.

– Et nous avons décidé de vous confier une tâche d'une importance incommensurable.

D'une pièce contiguë, un officier à la démarche martiale apporta un cahier magnifiquement relié de maroquin rouge.

– Bref, reprit le membre du Politburo, nous avons décidé de publier pour Son soixante-dixième anniversaire une traduction russe de Ses poèmes de jeunesse.

Tarkovski, qui était déjà pâle, blêmit encore davantage. Ayant compris ce qu'on attendait de lui, il se dit : « Cette fois-ci, je suis vraiment foutu ».

– Vous connaissant, nous sommes persuadés que vous saurez vous montrer à la hauteur.

Après avoir prononcé ces paroles, le politicien versa au traducteur de géorgien un verre de la meilleure vodka, à laquelle il ajouta un peu de sel, et ils burent cul-sec. Il ajouta qu'il s'informerait régulièrement de la

progression du travail et précisa que le traducteur devrait n'en parler à personne. Tant que la tâche qui lui était confiée n'était pas achevée, on exigeait de lui le secret absolu.

– Vidons encore un verre au succès de votre entreprise. Son résultat sera le plus beau cadeau qu'on puisse faire aux travailleurs du monde entier, un cadeau incomparable.

Pendant quelques jours, Tarkovski tourna autour de la table sur laquelle était posé le cahier rouge. Il le contemplait avec effroi, sans oser le toucher. Il n'arrêtait pas de murmurer : « Comment traduire cela ? Si je touche à une seule virgule, si je change un seul iota, si je ne trouve pas une rime identique, c'est ma tête qui tombe. Ils ne comprendront pas qu'on ne peut traduire autrement qu'en recréant le texte. »

On téléphonait régulièrement à Tarkovski, toujours la nuit, bien sûr, on lui demandait comment cela avançait. Ben, comme ci, comme ça, répondait-il, sentant dans la voix soucieuse de ses interlocuteurs nocturnes une menace insaisissable, intraduisible, pourrait-on dire. Muet, il opinait du chef, comme s'il voulait ainsi confirmer que le travail qu'il n'avait pas encore commencé progressait bien. « Si je m'écarte tant soit peu de l'original, c'est ma tête qui tombe. » Il en avait le tournis, la nausée. Il était pris à un piège. Comment traduire un auteur promu valeur sacrée ? Si sacré, seul le texte l'était, il pourrait encore se tirer d'affaire. Les Saintes Écritures, la Bible, sont aussi désignées tout simplement comme le Texte, la Lettre. Les Tables de la Loi n'étaient que la traduction de Moïse, mais Dieu l'avait co-signée puisqu'il avait guidé sa main. Une traduction pas si bien aboutie que cela. Dieu l'avait, quoi qu'il en soit, autorisée.

Staline autoriserait-il la traduction de Tarkovski ? Que se passerait-il si elle s'avérait meilleure que l'original ? Si elle présentait des faiblesses ? Staline pourrait difficilement en juger. Mais sa sentence se baserait sur d'autres critères.

Ne voyant pas d'issue possible, Tarkovski prit du papier et fit quelques tentatives. Entre chaque ébauche, il passait par des moments de désespoir, puis de résignation. Puis à nouveau, la feuille blanche, le cahier rouge...

Quelques semaines passèrent, puis on l'appela à nouveau, la nuit, encore une fois. Tarkovski reconnut la voix qui hantait ses cauchemars.

– Avez-vous terminé ?

– Non, pas tout à fait...

– Bon, alors, nous nous contenterons de ce qui est fait, cela n'a plus d'importance. Préparez tout ce que vous avez, qu'il ne reste pas le moindre

brouillon, la moindre copie, cela va sans dire.

On lui fit prendre jusqu'aux carbonés et au ruban de la machine à écrire.

– On va venir vous chercher.

Brisé, désespéré, Tarkovski attendit. Il ne pensait même plus à prendre un maillot de rechange, une couverture, un savon. Comme la fois précédente, six hommes en uniforme gris arrivèrent dans une voiture noire avec des rideaux aux vitres. Au petit jour, ils emmenèrent l'auteur de l'infortunée traduction des poèmes de Staline. Ils roulèrent dans les rues de Moscou désertées. Et ce fut à nouveau le Kremlin, les couloirs, les galeries, les sonneries, les vérifications, les mots de passe. La même salle, mais cette fois-ci sans lumière, sans vin, sans vodka, sans fruits. Seules trois personnes étaient présentes. Celle qui lui avait confié le travail s'approcha de lui.

– Vous avez tout apporté ?

– Oui, tout.

– En êtes-vous absolument certain ? C'est pour votre bien...

– Oui, je crois.

– Bon, donnez-nous tout cela, et signez là.

Ma fin est venue, pensa Tarkovski. Hésitant, il tenta encore de se justifier :

– Mais ce n'est pas terminé... Ce n'est pas au point...

– Cela n'a pas d'importance. Avec la modestie géniale qui le caractérise, le camarade Staline a refusé que ses poèmes soient publiés. Il souhaite même que personne ne sache qu'ils existent. Aussi pour rien au monde n'en dites mot à personne. Sa volonté doit être respectée. Vous pouvez aller.

Sur le chemin du retour, Tarkovski eut un malaise. Sans doute de soulagement.

Traduit du serbe par Mireille Robin